

Apertures du livre

Sur le commerce des pensées (du livre et de la librairie) de Jean-Luc Nancy, avec des illustrations originales de Jean Le Gac, Galilée, « Écritures / Figures », 88 p.

Ginette Michaud

Numéro 204, septembre–octobre 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (2005). Apertures du livre / *Sur le commerce des pensées (du livre et de la librairie)* de Jean-Luc Nancy, avec des illustrations originales de Jean Le Gac, Galilée, « Écritures / Figures », 88 p. *Spirale*, (204), 12–14.

APERTURES DU LIVRE

SUR LE COMMERCE DES PENSÉES (DU LIVRE ET DE LA LIBRAIRIE) de Jean-Luc Nancy
Avec des illustrations originales de Jean Le Gac, Galilée, « Écritures / Figures », 88 p.

DU LIVRE comme exercice de la liberté : peut-être serait-ce là une manière de saisir au plus juste l'opération essentielle d'ouverture du livre, celle qui lui donne toute sa vérité à la faveur du jeu étymologique qui, en déplaçant ses lettres, le fait à la fois *liber* et *libre*, vocable dont Montaigne fit usage dans le beau mot de *librerie* par lequel il désignait sa bibliothèque et qui précéda celui, plus moderne, de librairie. Dans ce texte allègre et profond qui fut d'abord un hommage rendu à une librairie de Strasbourg, *Quai des Brumes*, qui fêta en 2004 ses vingt ans, Jean-Luc Nancy salue également, en citant Diderot, tous « ces hommes rares, imprimeurs de profession » — libraires, éditeurs, graphistes, correcteurs —, « gens d'une littérature profonde, capables de faire face à la fois à toutes les difficultés [et qui] formèrent les projets les plus hardis... ». Les trois épigraphes placées à l'enseigne du livre — Montaigne, l'Encyclopédie, Diderot — donnent le ton de cet éloge destiné à ceux qui font métier(s) du livre, « pleins de la noble et téméraire confiance que leur inspiraient des talents supérieurs », car ce « genre de commerce [...] donne de la considération, si celui qui l'exerce a l'intelligence et les lumières qu'il exige ». Qu'un philosophe le rappelle aujourd'hui dans le contexte d'une crise qui rend l'édition (en France et ailleurs) plus que jamais précaire et donc nécessaire n'est pas seulement signe robotique de solidarité, mais un geste politique qui réaffirme le monde du livre et de la lecture comme une forme privilégiée du monde même, constamment refait, reformé, transformé en lui, *par lui*.

Entre lignum et nœuds

Liber et livre : tel serait donc le livre selon Nancy, qui ne serait justement jamais tel qu'en lui-même, mais toujours ouvert et fermé, « À la différence, écrit-il, de la porte proverbiale ». Le livre reste, lui, suspendu entre les deux, ni « contenant » ni « contenu », mais tension entretenue entre ouverture et fermeture. Il n'est pas cet objet qu'on range sur une étagère, pas plus qu'il ne se trouve jamais seulement là, imprimé à même ses pages. Nancy fait d'emblée de ces « deux aspects strictement dépendants

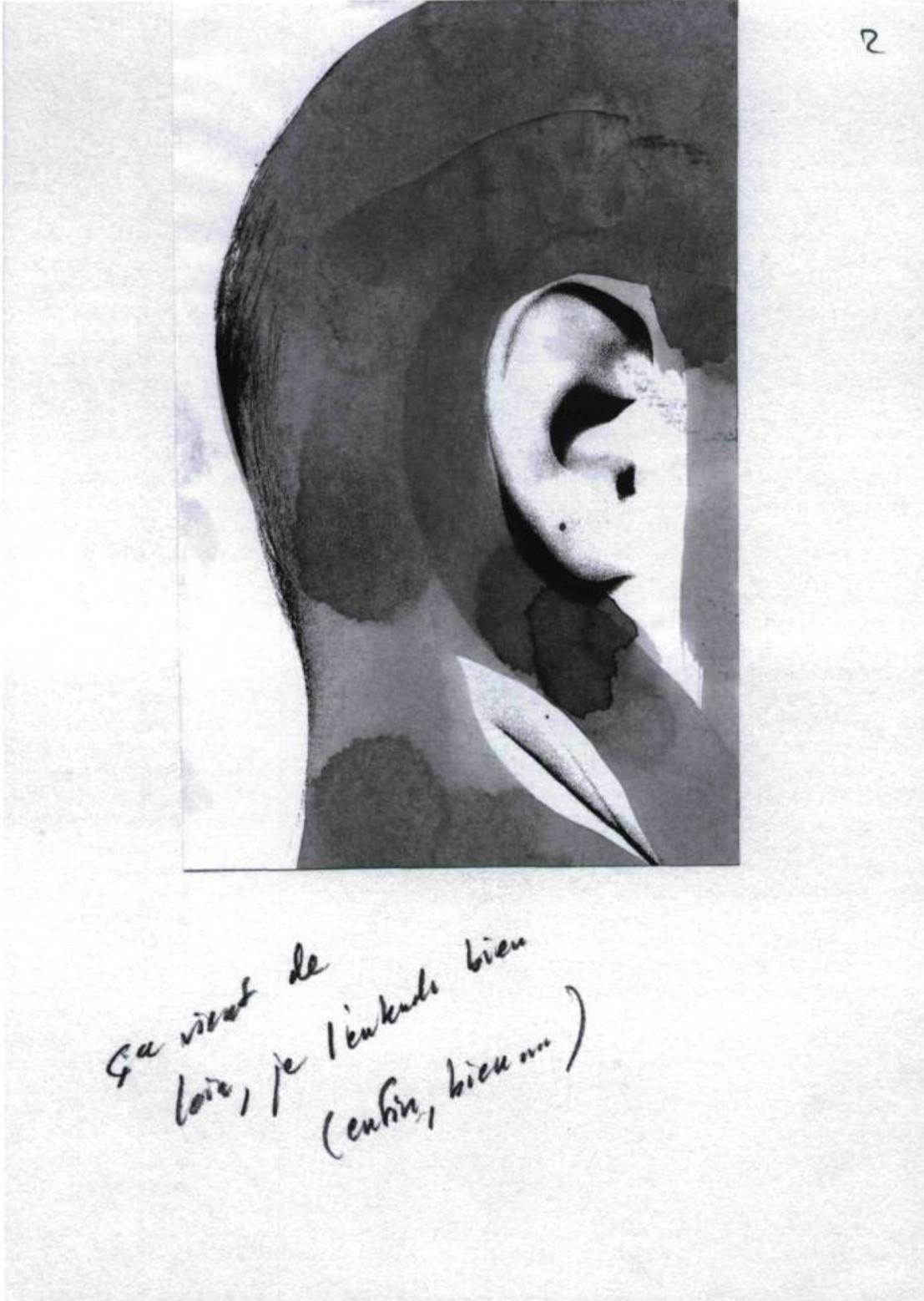
l'un de l'autre », de cette conjonction et disjonction alternées « le caractère unique dont il a le tracé », sa « véritable propriété », sa « virtus operativa », ce qu'il nomme mieux, d'après Montaigne peut-être encore, sa « librarité » même. Le livre est constant passage entre ces deux postures, mouvement entre ces deux états supposés stables : « aperçu par le dos de sa couverture », il a l'assurance de sa « consistance compacte et de sa station droite » ; ouvert, les « pages légèrement soulevées, un doigt parfois glissé prêt à tourner la suivante », il est discontinu et feuilleté, ne tenant plus qu'à un fil, le fil de sa reliure — à supposer qu'on puisse le réduire à une matérialité ou à quelque phénoménologie que ce soit. Car il serait bien plutôt « cette pellicule située entre l'écorce et le bois, entre le cortex et le lignum, entre la pensée exposée et l'intimité neuve, interface du dehors et du dedans, elle-même ni dehors ni dedans, tourné vers l'un comme vers l'autre, retournant l'un dans l'autre ».

De fait, le livre peut bien présenter une forme et un format maniables — et il a toujours d'une certaine façon affaire à la main et doit, idéalement, pouvoir s'y tenir, même quand son format se fait délibérément démesuré —, cet assemblage matériel (reliure, brochage, volume, composition, etc.) ne rendra jamais compte de l'autre livre en lui qui « naît dans l'agitation et dans l'inquiétude, dans la fermentation d'une forme qui se cherche, qui cherche un déploiement et un apaisement à son impatience ». Le livre n'est en ce sens ni manuel, ni leçon, ni ouvrage, même si tous ces moyens peuvent aussi se trouver diversement modulés en lui. Car si le livre est vraiment *liber*, c'est-à-dire livre « tout court, pris absolument », il n'est ni moyen ni fin, et « n'a pas de but hors de lui-même ». « Loin de se confondre avec le volume imprimé », le livre, quand il rejoue sa partie comme pour la toute première fois — car il est chaque fois « sans exemple et sans imitateur » —, quand il « médite de livrer ou de se livrer comme une pensée en soi parfaite et suffisante », tend à tout autre chose : son attente, son attention, voire sa tentation, sont tournées vers cette « Idée en soi pliée et de soi dépliée » : le « livre absolu sinon [...] l'absolu en tant que livre ».

On aurait tort de conclure trop vite à la seule influence du Livre mallarméen, car si Nancy fait droit à l'Idée du livre, c'est pour y souligner qu'il n'y a aucune séparation « entre l'« idée » et le « corps », pas plus qu'entre une « idéalité » et une « matérialité » ». Quelle serait dès lors l'Idée du livre, sa « livraison » pour emprunter cette fois à Platon ? La question implique, comme toujours chez Nancy, de remettre aussitôt en jeu ce que présuppose ce recours à des concepts, souvent trop vite rejetés comme inutilisables selon lui (l'« âme », l'« Idée », la « Forme », etc.), soit précisément une certaine opposition entre l'« âme » et le corps posé comme sa négation, alors qu'il faudrait plutôt considérer, comme il le souligne encore dans un entretien récent, comment « L'« âme » de Platon ouvre tout le questionnement du corps comme sens », de sorte qu'« Un livre livre — il délivre, il libère, il expose, présente, manifeste, révèle — une forme pure, essentielle et exclusive, inimitable, non empirique ». Son idéalité se trouve donc dans « le corps de son volume » même, en l'occurrence dans la tournure concrète qui est sa « marque distinctive », son « empreinte spécifique », « caractère » imprimé d'une voix qui prend corps par le type ou la typographie. Car, en effet, Nancy y revient plus d'une fois dans ces livres méditations, ce sont cette « oralité irréductible », « la différence d'une intonation », « l'inflexion d'une adresse » qui livrent non pas le sens mais la vérité du livre imprimé, « l'essence de son impression » comme il le dit. Et cette fin en soi défait toute idée simple du livre comme communication ou *medium* ; le livre « est immédiatement, lui-même, avant tout, communication de soi avec soi-même. Qui lit vraiment entre dans ce commerce et ne fait rien d'autre ».

« Prends et lis ! »

Si tout livre intime ce commandement « *Lis-moi ! Lisez-moi !* » (alors même que l'auteur peut paraître déclarer le contraire : « *Noli me legeré* », « Ne touche pas à mon secret illisible », « *Jette mon livre !* »), en quoi consiste ce commerce — ce *cummerce*, serait-on tenté de dire — singulier avec le livre ? Lire, suggère



Trop, François Martin et Jean-Luc Nancy, dessin, encre et mine de plomb sur papier, printemps 2005.

Nancy, c'est d'abord « *discerner le caractère propre du livre* », c'est-à-dire reconstituer dans la lecture comment un livre, ce livre « *consiste à modeler et à moduler un caractère* » : style, frappe, tournure, « *voix* », charme, puissance, intensité... Cette « *caractéristique* » n'a rien d'une typographie « *typique* » ou d'une typologie ; elle est plutôt à l'image — elle est l'image — de ces « *traits flottants, [ces] arabesques intriquées, [cette] calligraphie ésotérique, ornementale [mais nécessaire, vigilante, précise Nancy] et sans arrêt portée sur des bords incertains, à la manière d'une route étroite de montagne dont les lacets serrés ne cessent de côtoyer l'abîme* ». La lecture, poursuit-il, « *revient à circuler sur cette route, sans la quitter mais sans non plus jamais oublier ni conjurer le vertige qui saisit à tout moment* ». Il ne s'agit donc pas tant de « *déchiffrer* » le texte que de recomposer « *tous les chiffres et tous les chiffreages de la lettre* », bref de « *développer l'enveloppement en tant que tel : déployer mais en reployant sans cesse le déployé sur lui-même* ». D'où, on l'aura compris, le caractère lui-même interminable, infini de la lecture, d'autant qu'elle se mesure à ce paradoxe qu'on n'aura jamais fini d'interroger, à savoir que l'inédit porté par le livre est précisément ce qui le fait clos et inviolable au milieu même de son ouverture, son illisibilité même. Et même publié, cet illisible n'est pas pour autant divulgué, il insiste et résiste, il est ce qui appelle la lecture tout en s'y dérochant, la gardant intacte pour une nouvelle éclosion — et décloison.

Mêlée de mondes

Tout lecteur le sait depuis son enfance, depuis les toutes premières lectures qui lui ont ouvert un monde si différent de celui qu'il avait sous les yeux. Il n'y a plus, dans la scène de lecture, de relation sujet/objet qui tienne : entre ce « *regard plongé dans un volume* » et ce « *volume ouvert pour ce regard et par lui* » se produisent une « *attraction et une pénétration mutuelles* ». La lecture abolit toute distance, elle est mêlée, plongée dans la chose — « *schémas polymorphes et protéiformes, [...] levées différentes d'orages et de fièvres, [...] tombées de torpeur ou de tristesse, [...] silhouettes précises et fugitives* », mêlée de mondes hétérogènes (Lucain, James, Kafka, « *Le temps perdu, L'Être et le Néant, Le Capitaine Fracasse* ») qui, jetés pêle-mêle dans notre librairie intérieure, notre mémoire ressassante et

refoulante, continuent d'habiter longtemps en nous une fois le livre refermé. Ce qui vient des livres, tout autant et sans doute plus que par la vue, vient donc par le toucher, et vient toucher : ce sera un poids, un grain, une épaisseur, une souplesse, une aération ou un tassement, le « *teint* » d'une page, tous ces aspects qui ne font pas pour autant du livre une substance, mais le maintiennent comme cette « *chose malléable, ductile, fluide et parfois gazeuse, volatile* », toujours prête à se désamarrer, à s'effeuiller « *selon chaque lecteur mais aussi [selon] ce que chaque livre aura pu faire avec lui, contre lui, à son insu ou bien sous ses yeux* ». Car le livre rêve de « *livraisons indéfiniment multipliées qui dispersent dans les airs les poussières de sens et de cendre de l'Idée* », il est un météore « *qui se disperse en milliers de météorites dont les courses errantes provoquent des collisions, des retrouvailles, des concrétions soudaines de nouveaux livres, des tracés de caractères inédits, des éditions augmentées, revues et corrigées, une immense circulation stellaire* ».

Si « *Un livre toujours rêve de devenir un aérolithe enflammé, une comète dont la chevelure embrasée consume l'Idée en poussière de gloire et en expérience de l'infini* » — tout le contraire, souligne Nancy, de l'« *auto-da-fé, au nom si répugnant, [qui] représente l'exact opposé du livre et l'entassement du bûcher, [...] l'exacte démolition de la librairie et de ses rayons* » —, s'il s'offre à la lecture avide ou négligente, rêveuse ou pressée de son lecteur, si le « *commerce des pensées* » peut ainsi avoir libre cours, c'est aussi parce que l'ouverture du livre aura commencé bien avant celle du lecteur par toute une série de gestes, de l'éditeur (« *L'éditeur est celui qui porte au jour, qui met au dehors, qui donne (e-do) à voir et à connaître* » un inédit qui, grâce à lui, une fois édité, « *le reste au contraire et même le devient plus encore* ») à la librairie, qui garde toujours quelque chose du « *colporteur de livres, du gaillard chargé de petits in-douze et in-seize* », « *boutiquier-conteur nomade, aède ambulant, marchand marcheur et démarcheur d'éditions bon marché* », cette librairie qui « *se trouve au bord d'un grand chemin qui ne va nulle part sinon de livre en livre* »... Tout aura commencé par des ouvertures multiples — éléction, présentation, dispositif argumentatif et rhétorique (promesses de la *quatrième de couverture* ou du *prêt d'insérer*), monstration et mise en vue du livre, « *en vitrine, en rayons ou sur table* » — dont « *la librairie est la ma-*

chine matérielle en acte », « *l'âme ingénieuse* » qui assure la manutention, l'exposition et le rayonnement du livre, son passage à l'« *air libre de l'expérience, [au] risque et [à] la chance d'un aperçu sur ce qui ne peut se voir* ». Car le « *commerce ému et subtil des pensées* » n'advient pas de soi (ou si rarement), il s'appuie sur toute une série d'échanges qui assurent ce « *passage des unes aux autres, des auteurs aux lecteurs, des éditeurs aux auteurs et aux lecteurs, des auteurs entre eux, des librairies aux livres et des livres aux lecteurs, et plus loin encore, à ceux qui ne lisent pas et qui, pourtant, de loin, sans le savoir, sont un jour ou l'autre touchés par des mots, par des tours, par des façons de dire et de penser qui sont ici publiées et communiquées [...]* ». Passant ainsi de mains en mains, trouvant sa destination parfaite au moment où il tient entre ces mains, le livre figure bien alors tout un monde, une démultiplication exemplaire de rapports qui n'exclut de sa libre circulation personne, pas même le non-lecteur, qui en reçoit le suc à son insu.

Un mot pour finir — mais c'est en fait une manière d'ouvrir à nouveau ce livre, de ne pas le refermer trop vite — au sujet de sa facture propre et de sa mise en page, remarquablement soignée. Car il ne suffit pas d'écrire un livre sur le livre, ce livre-ci est aussi la mise en œuvre des réflexions sur la physique, la tournure, l'allure même des pensées qui y sont déployées. Les « *illustrations originales* » de Jean Le Gac — appellation doucement ironique qui revendique un statut de l'image injustement délaissé — donnent à ce commerce du texte et de l'image une portée tout à fait délicieuse par ces vignettes dont certains détails agrandis sont repris au fil des pages. Rappelant à leur manière elles aussi tout un monde de l'enfance déposé dans les anciens livres imagés, elles donnent encore un autre aperçu du livre, délivrant la page de ses mots trop bien alignés et ajourant par ces trouées de traits noirs et de blancs le texte de pages, de claires où le regard peut, comme la pensée qu'il accompagne de manière si déliée, aller se perdre et rêver à la devanture de la « *librairie de l'âme* », selon la belle expression de Nancy, dont l'autre, ce magasin donnant sur la rue, est le « *reflet inversé* ».

Ginette Michaud

1. Entretien avec B.C. Hutchens, dans *Jean-Luc Nancy and the Future of Philosophy*, Montréal et Buck, McGill-Queens University Press et Acumen Publishing, 2005, 224 p.